



HAL
open science

Voix et gestes des insurgés de Saragosse (1591) : actions et représentations 1

Paloma Bravo

► **To cite this version:**

Paloma Bravo. Voix et gestes des insurgés de Saragosse (1591) : actions et représentations 1. Histoire, économie et société, 2019, 10.3917/hes.191.0049 . hal-03825107

HAL Id: hal-03825107

<https://hal.science/hal-03825107>

Submitted on 21 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Voix et gestes des insurgés de Saragosse (1591) : actions et représentations¹

Paloma Bravo

Résumé

Consacré à la révolte de Saragosse de 1591, l'article étudie la place de la voix et du corps à partir de deux types de source : les procès menés par l'Inquisition contre les insurgés et les textes polémiques produits par les révoltés tout au long de l'été 1591. Les sons (bruits de cloches, rumeurs, invectives, slogans ou libelles) et les gestes (attroupements, défilés, jets de pierre, armes brandies et mises à sac) expriment la résistance à la tyrannie castillane. Ils sont repris et amplifiés par les libelles ou deviennent le support de mises en scènes ludiques et violentes qui, en reproduisant les mots et les gestes de l'insurrection, en assurent la publicité et en prolongent l'impact.

Abstract

Focused on the revolt of Saragossa dating back 1591, this essay studies the voice and body's place in two main sources : the several Inquisition trial anti-insurgents and the controversial texts produced by these same insurgents during the whole summer 1591. The noises (bells, rumors, invectives, slogans and other libels) and the gesture (crowd, parades, stone throws, guns brandishing and smuggling) express the resistance to the Castilian tyranny.

C'est dans un Aragon affaibli face à une Castille de plus en plus puissante et présente, qu'éclate, au cours de l'été 1591, la révolte de Saragosse. L'incident qui met le feu aux poudres est une question de procédure : les agents de l'Inquisition se sont arrogés le droit de transférer dans leurs locaux un prévenu qui séjournait dans la prison du royaume (ou *cárcel de la Manifestación*). Cet homme n'est autre que l'ancien secrétaire d'État de Philippe II, Antonio Pérez². Condamné à mort en Castille pour crime de lèse-majesté, il a trouvé refuge en Aragon où le système judiciaire est particulièrement protecteur. Craignant que les tribunaux aragonais ne prononcent un non-lieu, Philippe II presse le

1. Cette étude a bénéficié du soutien du programme CURR (Cultures des Révoltes et des Révolutions XIV^e-XVIII^e siècle) de l'ANR (Agence Nationale pour la Recherche). Elle est dédiée à Araceli Guillaume-Alonso.

2. Pour une connaissance approfondie de la vie et de l'œuvre d'Antonio Pérez, le livre de Gregorio Marañón reste une référence incontournable : *Antonio Pérez (El hombre, el drama, la época)* [1947], Madrid, Espasa-Calpe, 1977, 2 vol.

Saint-Office d'intervenir sur la base de faibles présomptions d'hérésie³. Pour les habitants de Saragosse, qui n'ont jamais vraiment admis la présence en Aragon de l'Inquisition moderne, instrument de la domination royale, l'heure de la révolte a sonné. Celle-ci est marquée par deux temps forts : le 24 mai les insurgés reconduisent en triomphe Antonio Pérez vers la prison de la *Manifestación* et humilient les représentants du Saint-Office et du roi ; le 24 septembre à l'occasion d'une deuxième tentative de transfert, ils libèrent Antonio Pérez qui prend la fuite et gagne la France⁴.

Depuis le centenaire de 1991, la révolte aragonaise a été l'objet d'une attention accrue avec la publication de trois monographies qui ont permis d'abandonner le terrain de la polémique nationaliste dans lequel s'était progressivement enlisée l'historiographie espagnole⁵. Avec les travaux de Encarna Jarque Martínez et José Antonio Salas Auséns, de Manuel Rivas et de Jesús Gascón Pérez⁶, la connaissance de la révolte de Saragosse a gagné en objectivité et en profondeur et l'heure est sans doute venue de compléter cette approche événementielle par une perspective plus anthropologique et culturelle⁷. Après nous être

3. Pour le procès intenté contre lui par le Saint-Office, voir *Isabel Martínez Navas*, « Proceso inquisitorial de Antonio Pérez », *Revista de la Inquisición*, n° 1, 1991, p. 141-200, et José Ignacio Fortea Pérez, « El proceso de Antonio Pérez », dans *Los Grandes Procesos de la historia de España*, dir. Santiago Muñoz Machado, Barcelona, Crítica, 2002, p. 209-238.

4. Notre étude portera sur les deux journées insurrectionnelles que nous venons d'évoquer et, plus largement, sur les événements de l'été 1591. La révolte de Saragosse, après une phase de propagation en Aragon, de radicalisation et de militarisation (septembre-novembre 1591), s'éteignit d'elle-même alors que l'armée envoyée par Philippe II contre les rebelles, occupait la ville. La répression, rigoureuse, fut marquée par l'exécution du Grand Juge aragonais et les procès intentés par le Saint-Office contre de nombreux rebelles, dont certains étaient issus de grandes familles aragonaises. Pour les différents temps de la révolte et sa répression, voir les ouvrages de Jesús Gascón Pérez, *Alzar banderas contra su rey : la rebelión aragonesa de 1591 contra Felipe II*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, Prensas universitarias de Zaragoza, 2010, et de Manuel Gracia Rivas, *La « Invasión » de Aragón en 1591 : una solución militar a las alteraciones del reino*, Diputación general de Aragón, 1992.

5. Pour une excellente mise au point bibliographique, voir Jesús Gascón Pérez, *Bibliografía crítica para el estudio de la rebelión aragonesa de 1591*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, Centro de documentación bibliográfica aragonesa, 1995.

6. Encarna Jarque Martínez et José Antonio Salas Auséns, *Las Alteraciones de Zaragoza en 1591*, Zaragoza, Edicions de l'Astral y El Justicia de Aragón, 1991 ; Manuel Gracia Rivas, *La « Invasión » de Aragón*, *op. cit.* ; Jesús Gascón Pérez, *Alzar banderas*, *op. cit.* Pour une approche renouvelée de la révolte, voir le passionnant article d'Héloïse Hermant, « (Dé)fragmentation d'un espace urbain insurgé et réprimé. Saragosse 1591-1592 », *Les Cahiers de la Méditerranée*, n° 95, 2017, p. 235-252.

7. En simplifiant, on peut dire que l'interprétation des révoltes dans l'Espagne des Habsbourg a suivi dans le dernier tiers du XX^e siècle trois modèles : à partir des années soixante-dix une partie de la recherche s'est attachée à mettre en lumière les causes (principalement économiques) des processus révolutionnaires ainsi que les « programmes » politiques des insurgés ; sont emblématiques de cette première approche les livres fondateurs de José Antonio Maravall, *Las comunidades de Castilla : una primera revolución moderna*, Madrid, Revista de Occidente, 1963, et celui de Joseph Pérez, *La révolution des « Comunidades » de Castille (1520-1521)*, Bordeaux, Institut d'Études ibériques et Ibéro-Américaines, 1970. Concernant la révolte de Saragosse, les monographies de Encarna Jarque Martínez et José Antonio Salas Auséns, *Las Alteraciones de Zaragoza*, *op. cit.* et de Jesús Gascón Pérez, *Alzar banderas*, *op. cit.*, sont illustratives de cette démarche. Une deuxième tendance historiographique, est partie du constat de l'inexistence après 1522 de révoltes de grande ampleur dans la Castille des Habsbourg et s'est interrogée sur cette absence (Henry Kamen, John H. Elliott et Xavier Gil), tandis que d'autres chercheurs (Antonio Domínguez Ortiz, Bernard Vincent, José I. Fortea, Juan E. Gelabert, Gregorio Salinero) se sont attachés à étudier diverses formes de conflictualité qui, à partir de positions souvent marginales, débouchèrent sur de violentes confrontations avec le pouvoir central (la révolte des morisques au cours du XVI^e siècle, les altérations de la faim en Andalousie entre 1640 et 1650, les tensions au Pérou, au Mexique). Posant la question des ruptures de l'ordre sous les Habsbourg d'Espagne en termes de tensions entre « centre » et « périphérie », ce modèle s'est imposé avec force dans les années 1990. Plus récemment, ce sont les formes d'expression des insurgés et les codes culturels des révoltes qui ont retenu l'attention des historiens avec, notamment, l'ouvrage dirigé par

intéressée à la place des enfants et à la matérialité de l'espace urbain dans la révolte de Saragosse⁸, nous aimerions désormais placer le corps au centre de notre réflexion de façon à cerner la place de la voix et des gestes pendant l'insurrection mais également dans ses premières mises en récit. En effet, au lendemain du 24 mai, circulent dans Saragosse un certain nombre de textes (relations, libelles et pasquins) qui accompagnent, soutiennent et interprètent la révolte et forment partie, de ce fait, du paysage sonore et gestuel de la sédition. Notre enquête s'appuiera à la fois sur les nombreuses dépositions conservées dans les liasses des procès menés contre les insurgés (récits « bruts » de l'événement souvent concordants) et sur les textes polémiques produits par les révoltés tout au long de l'été 1591⁹.

Les voix des insurgés : clameurs et rumeurs dans la ville

À première vue, les sources consultées renferment peu d'indications sonores ; rien n'est dit, ou presque, sur le bruissement de la vie ordinaire, sur les sons et les conversations montant des échoppes, sur le choc des sabots sur le sol ou encore sur le tintement des outils. Cette absence presque totale d'environnement sonore donne un relief particulier aux voix consignées dans les procès qui, elles, sont nombreuses et variées¹⁰. Les témoins et les suspects interrogés par les inquisiteurs font état de mots d'ordre, d'injures, de menaces, de harangues et de débats passionnés. La nature des sources utilisées renforce l'impression d'une ville sur écoute, les habitants s'épiaient les uns les autres. Les propos sont rapportés aux juges par leurs mouchards habituels, les familiers du Saint-Office, mais également par les différents témoins, dont certains s'avèrent très diserts. Bien que souvent réduites à de simples invectives ou mots d'ordres stéréotypés, les paroles retranscrites prennent parfois des accents singuliers lorsque le témoin répète mot pour mot des prises de position particulières ou de savoureuses conversations entre habitants de Saragosse. Parfois les

Alain Hugon et Alexandra Merle (*Soulèvements, révoltes, révolutions dans l'empire des Habsbourg d'Espagne, XVI^e-XVII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2016) dont un chapitre est consacré aux aspects sonores de la révolte catalane des *barretines* : Héloïse Hermant, « À cors et à (é) cri (t) s. Manifestes, pasquins et chansons des révoltés barretines en question (1687-1690) », p. 161-177. Cependant, l'intérêt pour l'expérience sensorielle et les réactions émotionnelles dans les révoltes affectant l'Espagne des Habsbourg reste à ce jour un domaine peu exploré, comme l'a récemment souligné Saúl Martínez Bermejo dans sa communication « Armonía, disonancia, alboroto y rumor. El papel del sonido en las revueltas y las sediciones de la edad moderna », présentée lors du colloque dirigé par Alexandra Merle, Manuel Herrero Sánchez et Marina Mestre Zaragoza, *Séditions et révoltes dans la réflexions politique de l'Europe moderne*, Madrid, Casa de Velázquez (22-23 mai 2017) (à paraître chez Classiques Garnier).

8. Paloma Bravo, « Enfants guerriers, enfants victimes et enfants sages : les figures de l'enfance dans les récits de la révolte aragonaise de 1591 », dans *Figures de l'enfance*, dir. Augustin Redondo, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 43-65, et *ead.*, « L'occupation de l'espace urbain par les insurgés de Saragosse : enjeux symboliques et stratégiques des révoltes des 24 mai et 24 septembre 1591 », dans *Territoires, lieux et espaces de la révolte, XIV^e-XVIII^e siècles*, dir. Paloma Bravo et Juan-Carlos D'Amico, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2017, p. 103-104.

9. Les procès contre les insurgés de Saragosse sont conservés à l'Archivo Histórico Nacional [désormais AHN] aux cotes Consejos 23707 à 23711, à l'Archivo General de Simancas [désormais AGS] à la cote Est. 339 et pour le procès d'Antonio Pérez, à la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France [désormais BnF] aux cotes Esp. 86 à 91. Au-delà de la vision convenue que ces volumineuses archives de la répression donnent d'une foule bruyante qui se disqualifie elle-même par son manque de retenue gestuelle et sonore, les liasses de ces procès renferment de nombreuses notations concrètes illustrant le microcosme infiniment sonore et mouvant d'une ville d'Ancien Régime agitée par la sédition.

10. Sur la difficulté de constituer un « paysage sonore » à partir de notations isolées, voir Jean-Marie Fritz, *Paysages sonores du Moyen-Âge : le versant épistémologique*, Paris, Honoré-Champion, 2000, p. 11 ; sur le cadre de vie sonore de nos ancêtres, voir Jean-Pierre Gutton, *Bruits et sons dans notre histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.

propos sont rapportés au style indirect de telle sorte que la parole vivante s’efface au profit de résumés qui n’en suggèrent pas moins toute une fronde de mots¹¹. La dimension polyphonique est renforcée par le recours au témoignage par oui-dire où le déposant relate une information dont il n’a pas eu directement connaissance mais qu’il a entendue rapporter. Souvent plusieurs voix se superposent : ainsi, par exemple, lors de son interrogatoire, le rebelle Gil de Mesa accable son ancien complice, Diego de Heredia, en reproduisant les propos qu’il a tenus le 24 septembre pour enrôler des combattants¹². De ces phrases citées de mémoire, retenons en particulier le passage où Heredia harangue les insurgés en insistant sur la nécessité de faire entendre la voix de l’Aragon :

Je jure à nouveau devant vous que si [l’Inquisition] oppose une résistance, nous saurons nous faire entendre même des sourds et alors tous les vassaux du Comte de Fuentes et de tous ces Messieurs, se rallieront à notre cause dès que nous crierons « Liberté ! ». Agissez, agissez, il me tarde d’en venir aux mains¹³ !

Ces propos rapportés ont pu être inventés ou simplement reconstruits par la mémoire du témoin, ils n’en suggèrent pas moins l’intensité émotionnelle et langagière d’une scène que Gil de Mesa est capable de reconstituer dans sa vivacité près d’un an après les faits. Ce témoignage souligne en outre le pouvoir attribué par les insurgés à la voix, dès lors qu’ils considèrent que le simple fait d’en appeler à la liberté garantit la mobilisation populaire.

Un autre exemple de la vigueur avec laquelle sont rapportées les prises de parole des insurgés est fourni par le témoignage du gardien de la prison de l’Inquisition. Dans sa déposition, recueillie le 6 mars 1592, il reproduit les mots prononcés par Antonio Pérez : sur le pas de la porte du palais de la Aljafería où siégeait l’Inquisition, le secrétaire déchu prend la parole pour contester la légalité du transfert, puis, s’appuyant sur l’avis de soixante juristes, il profère des menaces à l’encontre de ses agresseurs, convaincu que le scandale de cette incarcération abusive ne manquera pas de provoquer un tumulte ; cependant, une fois à l’intérieur de la prison, il s’affaisse moralement et, terrassé par la crainte, il s’agrippe à la main de son geôlier, l’implorant d’épargner sa vie¹⁴.

Au-delà de ces prises de paroles individuelles, les dépositions, laissent deviner tout un univers sonore collectif. On entend les huées de la foule condamnant tour à tour les inquisiteurs, les officiers du roi, les notables ou les magistrats de la ville ; on perçoit les coups de boutoir assénés contre les portes, rythmés par les exhortations et les halètements, on discerne l’impact des projectiles (tuiles, bâtons, pierres) et le choc des objets jetés par les fenêtres au moment du pillage. Les minutes des procès laissent deviner le chahut,

11. Suivant l’expression de Christian Jouhaud, *Mazarinades : la Fronde des mots* [1985], Paris, Aubier, 2009, dont Jesús Gascón Pérez s’est inspiré pour le titre de son ouvrage consacré aux pasquins de Saragosse : *La Rebelión de las palabras : sátiras y oposición política en Aragón (1590-1626)*, Zaragoza, Larumbe, 2003.

12. Gil de Mesa décrit Diego de Heredia apostrophant ses fidèles pour qu’ils rallient des amis : « Un Tel, n’aurais-tu pas dans les parages quelques amis qui pourraient nous aider ? » [« *Hulano ¿no habría por allí algunos amigos que nos ayudassen ?* »], BnF, Esp. 90, f° 403-405.

13. *Ibid.* Le texte complet du passage (où Diego de Heredia déclare sa fidélité absolue à Antonio Pérez) est le suivant : « *¡Cuerpo de Dios con Antonio Pérez ! ¿Qué más quiere de mí de lo que hago ? Yo le voto a Dios que cuando todos le falten no habrá en mi falta si no que salga a esta plaza a chocar con cient mil que sean y a sacrificarme en su servicio y morir en la demanda y quando no pueda, yo mismo le quitaré la vida – como él me lo ha dicho- antes que yo le vea en la Inquisición [...] Yo juro otra vez que si [la Inquisición] se rebelbe que nos oyrán los sordos, todos los vasallos del de Fuentes y todos los de esos señores en oyento apellidar libertad han de ser a favor nuestro. ¡Emprendan, emprendan que ya deseo verme en esto !* ».

14. *Ibid.*, f° 395.

l'excitation et l'agressivité qui s'emparent de Saragosse : ici c'est le fracas des coups d'arquebuses ou le bourdonnement menaçant de longues cannes agitées par les partisans de Pérez qui sont consignés¹⁵, là c'est le bruissement des rumeurs et le murmure des complots qui sont rapportés.

En particulier, les sources judiciaires insistent sur le rôle joué par les sonneries qui scandent l'événement. Le 24 mai, l'ami de Pérez, Diego de Heredia donna le signal de la résistance en faisant actionner la cloche de la cathédrale (la Seo) qui, comme le rappelle un témoin, servait « à convoquer les gens et à donner l'alarme »¹⁶. Plusieurs dépositions confirment que le prieur consentit à la laisser sonner trois heures durant¹⁷ tandis que le chroniqueur Lupercio Leonardo de Argensola, dans son récit de 1604, précise que le bronze rendait « un son funeste, comme si la ville était assaillie d'ennemis de telle sorte que les habitants de toutes les maisons furent troublés et accoururent pour prendre connaissance du danger ou du péril commun »¹⁸. Se joignirent au concert la cloche de la *Diputación*¹⁹ et celle de l'église de San Pablo, qui avait été investie de force par les insurgés²⁰. Les délits de sonnerie abusive se poursuivent en été et l'horloger de la Torre Nueva, Esteban Rosellón, est démis de ses fonctions pour avoir laissé des trublions forcer les portes de la tour pour y sonner le tocsin²¹. Le 24 septembre, la résistance au transfert éclate dans un climat de contagion sonore : le bourdonnement de la cloche de l'église de San Pablo convie les habitants à se rassembler au pied de l'édifice²² ; la cloche de la cathédrale se met ensuite à retentir²³, déclenchant, à son tour, les huées de la foule, composée, précise le comte de Luna dans ses *Comentarios*²⁴, majoritairement de femmes et de gens vils. Les témoignages concordants confirment qu'à Saragosse, comme partout ailleurs aux époques médiévales et modernes, le temps de l'insurrection est régi, comme celui de la guerre, par le son des

15. La déposition de Gabriel Icera, valet de Doña Catalina de Urrea, épouse et veuve du Grand Juge, Lanuza el Joven, est éclairante à ce sujet : « *por la calle Nueva entraron 6 u 8 pícaros hechos andrajos con palos o cañas en las manos haciendo con ellas mucho ruido, dando en el suelo con ellas y gritando a grandes voces "Viva la libertad" y llegaron con este ruido a la puerta de la calle de la Aljafería donde hicieron alto con otros que luego se juntaron con ellos* », AHN, Consejos 23709, non folioté (témoignage de Gabriel Cicera).

16. Précision du docteur Chález dans sa déposition contre le prieur de la cathédrale : « *que es señal de convocación de gente y alboroto* ». Témoignage publié dans *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, éd. Miguel Salvá y Pedro Sainz de Baranda, t. XII, Madrid, Imprenta de la viuda Calero, 1848, [Vaduz, Kraus Reprint, 1964] [désormais *Codoín*], p. 252.

17. Voir par exemple Bnf, Esp. 90, f°39 ou encore le témoignage du valet du marquis d'Almenara, Lázaro Zorrilla (*Codoín*, p. 286) ou encore la déposition du juriste Francisco de Santacruz (AGS, Estado, l. 35, f° 267-295).

18. Lupercio Leonardo de Argensola, *Información de los sucesos del Reino de Aragón en los años de 1590 y 1591*, éd. Xavier Gil Pujol, Zaragoza, Ediziós de l'Astral, 1991, p. 89 : « *[tañía] con infausto son, como si la ciudad fuera entrada de enemigos, de manera que en cada casa se alteraban y acudia a ver el peligro o daño comun* ».

19. AGS, Estado, l. 35, f° 267-295.

20. Le vicaire de l'église fut accusé d'avoir fait sauter les verrous de la tour pour donner accès aux rebelles qui purent ainsi actionner les cloches « *para sacar a Antonio Pérez de la cárcel de la Inquisición* ». BnF, Esp. 90, f° 386).

21. Archivo Municipal de Zaragoza, Bastardelos, l. 30, f° 64 r.-v.° et RAH 9/1894, f° 97-100 (cité par J. Gascón Pérez, *Alzar banderas, op. cit.*, p. 164, n. 52).

22. Real Academia de la Historia [désormais RAH], ms. 9/1887, f° 4 v.-5 r.

23. Témoignage de Galí, AGS, Estado, l. 35, f° 227.

24. Francisco de Gurrea y Aragón, conde de Luna, *Comentarios de los sucesos de Aragón en los años 1591 y 1592*, Madrid, Imprenta de Antonio Pérez Dubrull, 1888, p. 138 (cité par J. Gascón Pérez, *Alzar banderas, op. cit.*, p. 183).

cloches et des horloges²⁵. De façon tout aussi convenue, les chroniqueurs soulignent la puissance émotionnelle du tocsin qui propagea un sentiment irraisonné de colère auprès de tous les habitants de Saragosse (Leonardo de Argensola) ou des plus vulnérables d'entre eux (Luna).

Les temps forts de l'insurrection sont également scandés par les invectives et les mots d'ordres des rebelles, désignés dans certains documents à charge du terme de « braillards » (*gritones*²⁶). À Saragosse, comme en d'autres lieux et en d'autres temps, la clameur a pour fonction de mobiliser²⁷. Dès lors que l'insurrection, se fait au nom de la défense des *fueros* du royaume communément désignés du nom de *libertades*, rien d'étonnant à ce que le slogan « ¡Viva la libertad ! » retentisse sans relâche, décliné en plusieurs variantes telles que « ¡Vivan las libertades ! », « ¡Libertad ! » ou encore « ¡Ayuda la libertad ! ». Le cri est lancé à chaque étape de la révolte : le 24 mai, Antón de Añón, familier du Saint-Office et néanmoins partisan de Pérez, lance le mouvement en payant de jeunes agitateurs pour qu'ils émeuvent la foule en vociférant le mot d'ordre²⁸. C'est au nom de cette liberté que s'opère le rassemblement place du Marché comme en témoignent, par exemple, le cordonnier Miguel de Aráns ou le boucher Andrés de Mayor, qui, accoudés à leur fenêtre, assistent à la scène²⁹. Ce même slogan est répété tout au long du chemin qui mène le cortège des frondeurs du centre-ville vers le palais du Saint-Office, situé hors les murs³⁰ ; il est repris par la foule qui, massée aux portes de l'Inquisition, exige la restitution du prévenu³¹ ; il retentit encore lorsque Pérez est arraché aux inquisiteurs et ramené vers la prison de la *Manifestación*³². Le 10 juillet, date de publication de la sentence condamnant Micer Chalez, l'un des opposants à Pérez, une assemblée nombreuse se réunit sous les fenêtres du prévenu pour proclamer haut et fort (*a altas voces*) : « Réjouissez-vous Monsieur Antoine Pérez ! », « Sentence favorable, sentence favorable ! » et « Vivent les libertés »³³. Le 24 septembre, lors du second soulèvement, Gil de Mesa, qui conduit l'assaut, chauffe les esprits en faisant reprendre le mot d'ordre par la foule³⁴. L'artisan Miguel de Aráns, quant à lui, est poursuivi pour avoir complété la formule par un appel au sacrifice : « Mourrons pour [la liberté] ! Pas question de laisser détruire nos fors ! »³⁵. Comme lui, de nombreuses

25. Voir, par exemple, outre le livre fondateur d'Alain Corbin, *Les Cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 2000, l'article de Laurent Vissière, « Paysage sonore de la ville assiégée », dans *Marquer la ville : signes, traces, empreintes du pouvoir (XIII^e-XVI^e siècles)*, dir. Patrick Boucheron et Jean-Philippe Genet, Paris/Rome, Publications de la Sorbonne/École française de Rome, 2013, p. 43 sq.

26. AHN, Consejos 23709.

27. Sur le rôle mobilisateur de la clameur depuis l'Antiquité, voir *Clameur publique et émotions judiciaires de l'Antiquité à nos jours*, dir. Frédéric Chauvaud et Pierre Prétou, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

28. BnF, Esp. 89, f^o 18.

29. BnF, Esp. 90, f^o 455 et f^o 83.

30. *Ibid.*, f^o 389

31. *Ibid.*, f^o 411, 455, et BnF, Esp. 89, f.° 25-30.

32. Des témoins relatent comment Pasqual de Bonmanape escorte la voiture de Pérez, ouvrant la marche, l'épée au clair, tout en proclamant à « grands cris » : « Vive la liberté ! » (BnF, Esp., 90, f^o 389) alors que le soyeux Juan Barnal fraye un passage dans la foule à l'un des leaders du mouvement, Juan Francisco Mayorín, de la même manière (*Ibid.*, f^o 387).

33. *Ibid.*, f^o 455.

34. BnF, Esp. 89, f^o 31-33.

35. BnF, Esp. 90, f^o 455 : « *Viva la libertad y muramos todos por ella. No nos han de quebrantar nuestros fueros* ». Parmi les nombreux exemples, citons celui du laboureur Marco qui, le 24 mai, s'engagea à périr pour la liberté en criant à tue-tête : « *dijo a voces que avía de morir allí por la libertad* » (*Ibid.*, f^o 388).

personnes furent poursuivies pour avoir déclaré qu'elles entendaient donner leur vie pour la liberté, c'est-à-dire pour la défense de la dignité collective³⁶ et des *fors* aragonais. Soucieux de gommer le contenu subversif du terme³⁷, Lupercio de Argensola, dans son *Información* de 1604, explique :

« Vive la liberté » [...] était une expression que le peuple [...] répétait souvent ; il ne l'employait pas pour signifier qu'il voulait se soustraire à la juridiction du roi mais pour que vivent les *fors* et les lois qui, comme je l'ai indiqué, sont désignées communément par l'expression *fors* et libertés³⁸.

La précision est importante pour ce premier chroniqueur aragonais de la révolte puisqu'il entend prouver que, pendant les événements de 1591, le royaume est resté loyal en même temps à ses lois et à son roi. Prenant part au débat qui s'ouvrit dès les premières années du XVII^e siècle à propos des responsabilités personnelles et de la portée politique de la révolte de 1591³⁹, Lupercio Leonardo de Argensola attribue les appels à la liberté exclusivement au peuple alors que la lecture des liasses des procès montre que toutes les classes de la société furent impliquées dans le chahut patriotique⁴⁰. Saragosse retentit aussi bien des cris du modeste laboureur Marco, offrant à tue-tête sa vie pour la liberté⁴¹, que de ceux poussés par le noble Pedro de Bolea exhortant les combattants à tout sacrifier pour elle : leurs épouses, leurs enfants, leur fortune et leur vie.

Au cours de la révolte de 1591, donc, l'appel à la liberté décliné pendant des heures sur fond de tintement de cloches, exprima tout à la fois l'annonce, l'alarme, l'injonction et la liesse⁴². En effet, c'est également en proclamant par quatre fois « *Viva la libertad* » que Pérez, penché à sa fenêtre, remercia ses libérateurs le 24 septembre⁴³.

Au-delà de ces cris récurrents et qui constituent avec le son du tocsin la trame sonore des journées insurrectionnelles, un climat d'exaltation politique s'empara de la ville au cours de l'été 1591. Les personnes inquiétées par le Saint-Office évoquent en particulier les attroupements spontanés de citoyens qui se regroupent pour débattre de l'actualité et préparer la résistance⁴⁴. Des cercles (*juntas y corrillos*) se forment dans divers lieux publics

36. Tel est le sens général en Espagne de l'expression de « *apellidar libertad* ». Sur ce point, voir les explications de Pedro L. Lorenzo Cadarso, *Los conflictos populares en Castilla (siglos XVI-XVII)*, Madrid, Siglo XXI, p. 109.

37. Sur les ambiguïtés du terme « liberté » qui, dans la bouche des rebelles espagnols, recouvre à la fois la revendication d'un ordre politique passé idéalisé et des aspirations diffuses à un ordre nouveau que d'aucuns imaginent suivant le modèle des républiques italiennes, voir la mise au point de Fernando Martínez Gil, « *Furia popular. La participación de las multitudes urbanas en las comunidades de Castilla* », dans *En torno a las Comunidades de Castilla*, dir. *id.*, Cuenca, Ediciones de Castilla-La Mancha, 2002, p. 309-364, en particulier p. 321.

38. L. Leonardo de Argensola, *Información*, *op. cit.*, p. 90-91 : « *viva la liberta [...] era voz que el vulgo este día y otros repetía muchas veces ; en que no quería significar querer salir de la jurisdicción del rei, sino que viviesen los fueros y leyes que, como he señalado, se llaman comunmente fueros y libertades* ».

39. Sur ce débat, voir J. Gascón Pérez, *Bibliografía crítica*, *op. cit.*, p. 19-23, et l'introduction de X. Gil Pujol, à son édition de L. Leonardo de Argensola, *Información*, *op. cit.*, p. VIII.

40. J. Gascón Pérez a rappelé il y a peu que l'identification précise des personnes et des catégories impliquées dans la révolte reste à faire (*Alzar banderas...*, *op. cit.*, p. 427).

41. BnF, Esp. 90, f° 388.

42. Suivant la belle expression d'Alain Corbin, *Les Cloches de la Terre*, *op. cit.*, p. 188.

43. Bnf, Esp. 90, f° 486.

44. Voir par exemple : Bnf, Esp. 90, f° 392.

pour commenter la portée politique des événements⁴⁵. Ils se tiennent le plus souvent au grand jour dans des lieux emblématiques de la vie civique ou communautaire, tels que les Maisons de la ville ou la cathédrale et ses abords. Certains échanges rapportés par les témoins à charge se seraient produits dans des espaces plus discrets, tels que les rives du fleuve. Des réunions politiques privées sont également organisées chez les principaux *leaders* de la cause *fuerista*⁴⁶. On y réfléchit sur les modalités de la résistance et sur les perspectives ouvertes par la révolte : certains proposent de mettre un terme à la présence du Saint-Office en Aragon, d'autres parlent de révoquer Philippe II ou d'instituer une république comme à Gênes⁴⁷. Des cercles de conspirateurs se forment au sein même de la prison de la *Manifestación* où Pérez reçoit impunément ses adeptes, avec lesquels il travaille à affûter ses arguments juridiques, à la rédaction de libelles et de mémoires contestataires ainsi qu'à l'établissement de plans d'évasion⁴⁸.

Au cours de l'été, à Saragosse, on parle beaucoup, souvent imprudemment, comme si un sentiment d'impunité avait gagné tous les esprits. Le gentilhomme Cristóbal Frontin, par exemple, fut accusé d'avoir maintenu les partisans de Pérez en état d'alerte permanente, les incitant à répandre les informations par le bouche à oreille (« *para que corriese la palabra* ») et à se rassembler massivement devant les tribunaux lorsque les affaires relatives à Pérez ou aux *fueros* y étaient examinées⁴⁹. Ces concentrations, ponctuées de protestations et de menaces, étaient destinées à intimider les juges mais elles permettaient également au clan Pérez d'avoir la primeur des décisions de justice et de les diffuser dans Saragosse à leur manière. Les nouvelles et les rumeurs allèrent bon train. Ainsi par exemple, un bruit circula suivant lequel les Castellans tenaient une voiture attelée, prête à enlever Pérez pour le conduire en Navarre où il serait exécuté sur le champ⁵⁰. Certains prêtres échauffèrent les esprits depuis la chaire, tel *fray* Arias dont le prêche du 20 août impressionna fortement les laboureurs⁵¹. Des propos outranciers furent tenus par des bravaches qui n'hésitèrent pas user de paroles scandaleuses ou de blasphèmes⁵². Les procès recueillent de nombreux exemples de provocations et de rodomontades prononcées par des sympathisants de Pérez qui se disaient prêts à en découdre en luttant à deux contre un⁵³. Les

45. Bnf, Esp. 90, f° 407 et 412.

46. Sur ce point, voir P. Bravo, « L'occupation de l'espace urbain », art. cit., p. 103-104.

47. Par exemple, AHN, Consejos 23709, non folioté (le témoignage de Juan de Luna).

48. J. Gascón Pérez, *Alzar banderas*, op. cit., p. 149.

49. BnF, Esp. 90, f° 422.

50. BnF, Esp. 90, f° 416 et 476 par exemple.

51. BnF, Esp. 90, f° 412.

52. Les jurons « *Juro a Dios* », « *Boto a Dios* » ou « *Boto a Christo* » sont prononcés par les rebelles pour souligner leur détermination. Ainsi, par exemple, le 24 mai, un cordonnier de Saragosse aurait invectivé les Inquisiteurs penchés à la galerie surplombant la porte de l'Aljafería, en criant : « *¡Cuerpo de Jesús Cristo con los castellanos [...] ¡Boto a Cristo que no ha de pasar dessa manera !* » ; de même à l'issue des événements du 24 septembre, un des laquais de Luis de Bardají se serait exclamé : « *¡Boto a Dios que no han salido con su invención los Inquisidores !* » (BnF, Esp. 90, f° 388), etc.

53. Les vantardises rapportées par les témoins sont très nombreuses. Citons, à titre d'exemple, trois cas tirés des liasses du procès contre Antonio Pérez (BnF, Esp. 90, f° 385 et 386). Diego Mirango est accusé d'avoir répondu aux provocations du témoin (qui se moquait de l'armée levée à Saragosse pour résister au Roi en disant qu'il s'agissait d'une troupe en dentelles : « *con muchas lechuguillas y ligabambas* »), par une fanfaronnade : « *Boto a Dios que todos estos Inquisidores son unos traidores y véngansse doce castellanos contra seis aragoneas y yo entre ellos y les haré conocer que son unos traidores* ». Un habitant de la ville de Caspe, Hipólito Ferrer, prétend, pour sa part, ne pas être disposé à faire allégeance au prince héritier tant que l'abolition du Saint-Office en Aragon ne serait pas actée. Un laboureur de Saragosse, se vante, quant à lui, d'avoir participé à l'arrestation du marquis d'Almenara et d'avoir fourni la poutre ayant servi à défoncer la porte de sa demeure.

mots d'ordre s'accompagnent souvent de menaces et d'injures qui tournent autour du thème de la trahison : le marquis d'Almenara, agent de Philippe II en Aragon⁵⁴, les Aragonais favorables au roi, les Castellans dans leur ensemble⁵⁵ mais surtout les inquisiteurs et leurs serviteurs⁵⁶ sont brocardés pour leur trahison et menacés de mort ou encore agressés⁵⁷. Les insurgés ne reculent pas devant les injures paradoxales, traitant les Inquisiteurs de « traîtres, juifs, luthériens et mauvais chrétiens »⁵⁸. Le rejet s'exprime à l'occasion par des propositions scandaleuses ou des blasphèmes afin de souligner la violence de l'exécration ressentie. Ainsi, par exemple, au lendemain des événements du 24 septembre, un frère trinitaire prétendit être disposé à renier le Christ si celui-ci s'avérait être castillan⁵⁹ tandis que le laboureur Antón de Ascarase déclara prêt à se « laisser baiser le cul » plutôt que de céder face au Saint-Office⁶⁰.

Pendant la révolte de Saragosse, les sonneries campanaires, les rumeurs et les cris forment, le fond du paysage sonore urbain, ce en quoi l'insurrection aragonaise s'apparente à la plupart des désordres observables en Espagne et dans le reste de l'Europe sous l'Ancien Régime. Comme ailleurs, les cris proférés permettent à la fois d'animer l'ardeur des combattants, d'identifier les leaders et d'organiser l'action lors des affrontements. Plus qu'ailleurs, cependant, s'impose l'appel à la liberté, véritable leitmotiv par lequel les insurgés rappellent la nature politique de leur action destinée à défendre les lois particulières du royaume face aux menées tyranniques de la Castille⁶¹.

Joindre le geste à la parole

Ces appels à la liberté sont le plus souvent accompagnés de jets de cailloux⁶², de coups d'arquebuse tirés en l'air et de moulinets tracés à l'aide d'épées ou de bâtons brandis⁶³. Des gestes de colère et de liesse appuient les menaces et les vivats. Le 24 mai, la foule se meut comme un organisme vivant : elle se rassemble au pied des clochers, puis elle s'étire en cortège jusqu'au palais de l'Aljafería, hors les murs ; là, elle se masse sur l'esplanade, grossit, gronde puis repart en cortège triomphal vers la ville⁶⁴. Les insurgés sont évoqués dans des attitudes martiales et provocantes : ils avancent l'épée au clair, leur cape enroulée

54. BnF, Esp. 90, f° 389.

55. BnF, Esp. 89, f° 36, et Esp. 90, f° 436 et 454.

56. BnF, Esp. 89, f° 25-30, et Esp. 90, f° 385, 389-391, 455 et 473.

57. « *Muera, muera el traydor* » s'exclame le fils de Salazar en barrant la route à Almenara ; Juan de Marchena, le 24, débouche place du marché en criant : « *Juro a Dios que voy al mercado a deffender la libertad y Viva la liberta y mueran los traydores* » (AHN, Consejos, leg. 23710). À propos de l'implantation de la nouvelle Inquisition en Aragon, Miguel de Almunia aurait déclaré : « *Pues que cristianos somos, no havemos menester Inquisición* » (BnF, Esp. 90, f° 388) ; d'autres menaces sont consignées : « *Ea ea aora es ora que entiendan estos cavalleros cánones que hay aragoneses que los habían de quemar vivos* » (*ibid.*, f° 453).

58. *Ibid.*, f° 455.

59. « *Por el mismo caso que Nuestro Señor y Redentor Jesús Cristo fuera castellano, no creyera en él* » (BnF, Esp. 90, f° 392). Le fait est rapporté aussi dans BnF, Esp. 89, f° 13.

60. « *¡A qué me da a mí ! que boto a Dios que son traydores los Inquisidores como cuantos traydores hay en el mundo, si juro a Dios que me han de hazer más, qué me besen en el culo* ». BnF, Esp. 90, f° 452.

61. À titre de comparaison, lors du soulèvement de Naples, seuls les esclaves profèrent ce cri. Alain Hugon, *Naples insurgée, 1647-1648 : de l'événement à la mémoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 126-127.

62. BnF, Esp. 90, f° 455.

63. *Ibid.*, f° 385, 387, 390, 455, etc.

64. *Ibid.*, f° 462, 477.

autour de leur bras armé⁶⁵. Pour célébrer la victoire, ils agitent tantôt leurs mains, tantôt des mouchoirs⁶⁶ ou bien, en un geste symbolique, libèrent de leur cage les oiseaux du gardien de la prison de la *Manifestación*. Tel insurgé exhibe une arme à feu arrachée à l'ennemi⁶⁷, tel autre évente à l'aide de son chapeau Antonio Pérez⁶⁸, un autre enfin place un drapeau à sa fenêtre⁶⁹. Quant à Pérez, il est à cheval et il salue la foule de la main. Les maisons des ennemis de l'Aragon sont investies par les rebelles : ils pénètrent de force chez le marquis d'Almenara et chez Serafín de la Cueva ; le premier, agent de confiance de Philippe II en Aragon, est arrêté et conduit en prison, la demeure du second, chargé de doubler la garde de Pérez, est saccagée. Les gestes des rebelles se font de plus en plus agressifs : à l'intimidation, aux menaces de mise à feu succèdent les violences contre les objets et les personnes. Cependant la fureur est souvent joyeuse dans son expression et le pillage de la maison du capitaine de la Cueva se déroule dans une ambiance de liesse⁷⁰. D'ailleurs, au cours de l'été, les scènes d'intimidation s'expriment souvent de manière festive par des collations servies aux abords des tribunaux⁷¹, des banquets champêtres et des fêtes dansantes improvisées chez des particuliers⁷². Des textes évoquent en outre des jeux de rue et des mimodrames improvisés représentant les temps forts de la révolte.

Cris et écrits : les pasquins

Échos et reflets de ces paroles et de ces gestes subversifs se retrouvent dans les pasquins qui déferlèrent à Saragosse au cours de l'été 1591. Tout à la fois gestes et cris de révolte, les pasquins sont des « actions d'écriture » qui impliquent toute une logistique⁷³ : ainsi, par exemple, des copies manuscrites sont réalisées par Pérez et ses amis dans la prison de la *Manifestación*, puis diffusées dans la ville où elles sont clouées aux portes, fixées au coin des rues, jetées au milieu des assemblées ou destinées à passer clandestinement de main en main⁷⁴. Leur circulation manuscrite s'accompagne de lectures à voix haute et de déclamations de pièces mémorisées. La forme choisie pour la plupart des pamphlets facilite cette transmission orale puisqu'il s'agit majoritairement de *romances*, c'est à dire d'une forme poétique traditionnelle, consistant en une combinaison souple d'octosyllabes assonants, qui était souvent destinée à être chantée. Quelques pasquins comportent un

65. *Ibid.*, f° 388 et 391.

66. *Ibid.*, f° 453.

67. *Ibid.*, f° 386.

68. *Ibid.*, f° 407.

69. *Ibid.*, f° 386.

70. De nombreux témoins relatent les faits : RAH, ms 9/1882, f° 67 v., et AGS, l. 35, f° 188-194, f° 255 r.-257 v. et f° 236-239.

71. Jorge de Heredia dans sa déposition (RAH, ms. 9/1883, f° 49 v.) prétend que le député don Juan de Luna fit servir aux frais du consistoire une collation en attendant que le tribunal statue sur le sort de Chález et Torralba, les juristes ennemis de Pérez. Sur ce point, voir J. Gascón Pérez, *Alzar banderas*, *op. cit.*, p. 162.

72. Pour le rassemblement festif dans la *huerta* de Juan de Ragón, où de nombreux gentilshommes partagèrent une collation et dansèrent la sarabande, voir le témoignage de Juan de Temiño (RAH, ms. 9/1878, f° 94) et le récit de G. Marañón, *Antonio Pérez*, *op. cit.*, t. II, p. 548, qui parle de « bal des insensés ».

73. Sur cette notion, voir : *Écriture et action, XVII^e et XIX^e siècle : une enquête collective*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016, p. 9 sq.

74. Sur la production et circulation des libelles, voir Paloma Bravo, « El pasquín : condiciones de escritura, difusión y recepción en la revuelta aragonesa de 1591 », dans *L'Écrit dans l'Espagne du Siècle d'Or*, dir. Pedro M. Cátedra, María Luisa López-Vidriero et Augustin Redondo, Paris/Salamanca, Publications de la Sorbonne/Ediciones de la universidad de Salamanca, 1998, p. 33-42, et J. Gascón Pérez, *La Rebelión de la palabras*, *op. cit.*

refrain qui prend la forme d'expressives onomatopées telles que « *Dan, din, don* »⁷⁵, en écho aux cloches activées pendant la révolte, ou *pum, pum*⁷⁶ pour imiter les bruits du combat. Suivant l'érudit du XIX^e siècle, Cosme Blasco, le pasquin dont est tiré ce refrain fut chanté dans les rues et places de la ville « sur un air de chansonnette populaire et burlesque »⁷⁷. Comme l'érudit espagnol ne cite pas sa source, nous ne pouvons pas considérer l'existence du couplet comme certaine, cependant la dimension musicale de nombreux pasquins est établie par les allusions explicites aux instruments et à la danse qu'ils contiennent⁷⁸.

Au-delà de la question du chant, presque tous les pasquins comportent de nombreuses marques d'oralité avec lesquels ils jouent : de nombreux libelles prennent la forme d'invectives ou d'adresses⁷⁹, d'autres se présentent comme des dialogues entre différents personnages⁸⁰ ou encore instaurent une relation dialogique avec un autre texte dont ils réfutent les arguments strophe à strophe⁸¹.

Textes performatifs, les libelles réalisent ce qu'ils énoncent. Ainsi lorsque le pasquin *Ahora vereis caballeros* se termine en égrainant l'identité des gentilshommes engagés dans la lutte, l'énumération de noms constitue l'équivalent textuel d'un défilé en soutien à Pérez :

<i>Defended las libertades y seguid esas cabezas que a veinte y cuatro de mayo hicieron tantas proezas.</i>	Défendez les libertés Et suivez ces chefs Qui le vingt-quatre mai Ont accompli toutes ces prouesses.
<i>El corazón me da saltos que nombre aquí parte de ellas, los cuales iré nombrando los que tengo en la cabeza :</i>	Mon cœur bat la chamade En évoquant ici certains d'entre eux, Dont je citerai les noms Qui me reviennent en mémoire :
<i>un don Martín de Lanuza y un don Pedro de Bolea y un Oliván Coscón y un buen don Diego de Heredia,</i>	Don Martín de Lanuza Et don Pedro de Bolea Et Oliván Coscón Et ce bon don Diego de Heredia,

75. Pour les pasquins cités dans l'article, nous renvoyons aux différents libelles en utilisant la numérotation de l'édition de J. Gascón Pérez, *La Rebelión de las palabras, op. cit.*, ici : XIII, p. 56.

76. *Ibid.*, b¹, p. 8.

77. *Ibid.*, p. 8, n. 1.

78. *Ibid.*, XVII, p. 83 et 92-93, et XXXV, p. 161, avec par exemple l'allusion explicite à un instrument de musique que le poète satirique est obligé d'accorder : « *Ahora vuelvo a templanos desacordado instrumento [...] Mucha licencia tomamos, parad señor instrumento [...]* ».

79. Par exemple, *Ibid.*, le pasquin V, p. 27-31, ou le VII, p. 36-40.

80. En particulier le célèbre *Diálogo del infierno, ibid.*, XV, p. 60-75.

81. *Ibid.*, XX et XXI, p. 113 et 117.

*con don Juan Agustín
y un don Francisco de Vera
Y ese buen señor de Huerto,
Que siempre tuvo firmeza.*

Avec don Juan Agustín
Et don Francisco de Vera
Et ce bon sieur del Huerto,
Qui a toujours fait preuve de fermeté.

*Pues un don Juan de Lanuza
y un don Felipe de Castro
y un don Pedro de Sesé,
que defenderán el caso*⁸².

Ensuite don Juan de Lanuza
Et don Felipe de Castro
Et don Pedro de Sesé,
Qui lutteront pour la cause.

L'espace virtuel des textes déploie, relaye et amplifie les gestes et les cris de la révolte pour devenir le lieu d'un engagement public.

Expression de la violence verbale et gestuelle qui s'empara de Saragosse, les pamphlets développent les mêmes critiques et insultes que les rebelles au cours des événements. L'insulte la plus récurrente est l'accusation de judaïsme qui est portée contre Labata (*ese judío de Labata*), contre l'archevêque de Saragosse (*ese rabí, gran levita*), contre les gentilshommes fidèles à Philippe II (*de la sangre manchada*) et surtout contre le Grand Juge, Juan de Lanuza l'ancien, appelé tour à tour, à cause de sa barbe rousse considérée comme un indice de judaïté, « l'homme à la barbe rousse » (*ese de la barba roja*), « l'homme couleur safran » (*aquel enzafranado*), « le teigneux » (*tiñoso* ou *tiñeta*)⁸³. Sont stigmatisées la bêtise des juristes qui ne prennent pas fait et cause pour Pérez, l'immoralité et la folie de l'inquisiteur Molina de Medrano, l'infamie castillane et la tyrannie de Philippe II, nouvel Hérode et véritable Antéchrist.

Si les pasquinades prolongent les cris et gestes des insurgés, elles produisent également un discours réflexif sur ce type de satire en tant qu'expression appropriée (ou non) de la révolte. L'activité pamphlétaire est d'ailleurs souvent décriée par les témoins et même par ceux des rebelles qui trouvent que les choses sont allées trop loin⁸⁴. Ainsi l'un d'entre eux associe explicitement les pasquins au bavardage téméraire d'un peuple ignorant et querelleur :

82. *Ibid*, V, p. 27-31.

83. Sebastián de Covarrubias, dans son dictionnaire, *Tesoro de la lengua castellana o española* [1611], éd. Martín de Riquer, Barcelona, 1943, p. 962, précise à ce propos : « [...] *No le falta sino tiña, se dize del ruin, que en poco tiempo y sin saber como se ha hecho rico. Vide supra sarna. Alude a la historia de Gieci, criado del profeta Eliseo* ». Giezi, on s'en souviendra, était le serviteur du prophète Élisée et fut puni de la lèpre pour son avarice.

84. À cause de leur virulence, les satires sont décriées par un certain nombre d'auteurs, dont certains favorables à la cause aragonaise, comme le comte de Luna. Celui-ci prétend dans le brouillon de ses *Comentarios* que les libelles ne sont pas l'œuvre des vrais Aragonais puisque ceux-ci sont tout aussi incapables de prononcer des paroles infamantes que d'écrire des brûlots. Sur ce point, voir J. Gascón Pérez, *La Rebelión de las palabras*, *op. cit.* p. XLV.

*¿qué buscas, vulgo parlero,
tosco, necio, campesino,
revoltoso, vocinglero,
cruel, temerario y fiero ?
¿dónde va tu desatino ?
Los libelos, los pasquines,
las revueltas, los estruendos
el desorden, los motines,
insultos graves y horrendos
para en tremendos fines⁸⁵.*

Que cherches-tu, peuple bavard,
Grossier, ignorant, rustre,
Turbulent, bruyant
Cruel, téméraire et féroce ?
Où donc te conduit cette folie ?
Les libelles, les pasquins,
Les révoltes, les fracas,
Le désordre, les émeutes,
Insultes graves et horribles,
Se soldent par des fins terribles.

Irrespectueuses et insolentes, les voix des pamphlétaires nourrissent un climat de discorde, raison pour laquelle un libelle déclare que le retour au calme ne pourra se faire qu'au prix de leur silence. L'auteur commence par rappeler qu'il donnerait sa vie pour défendre l'Aragon mais poursuit en indiquant qu'il est absurde de penser que la défense des libertés contraigne à :

*[...] ofender con las lenguas
al marqués, al conde, al baile
y en fijar por las esquinas,
y en publicar por las calles,
libelos infamatorios
con títulos de romances,
y en permitir que los niños
a voces libertad clamen,
representando tragedias
de los pasados disfraces [...] ⁸⁶.*

Offenser avec la langue
Le marquis, le comte, le bailli
Et à fixer au coin des rues
Et à y proclamer
Des libelles infamants
Ayant l'allure de romances
Et de permettre que les enfants
Proclament à grands cris la liberté,
Et représentent sous forme de tragédies
Les mascarades de naguère [...].

Parmi les actions scandaleuses qui contribuent au désordre public, le satiriste évoque à côté des insultes, des pasquins et des slogans hurlés par les enfants, le recours à des « tragédies ». En effet, la révolte fut immédiatement l'objet de mises en gestes et en mots diverses allant des pasquins que nous venons d'étudier, jusqu'aux relations manuscrites et aux représentations théâtrales que nous allons évoquer à présent.

Le corps et la voix représentés : ordales et rituels de désacralisation

Un certain nombre de témoignages font état de scénettes improvisées au cours desquelles le conflit était mimé par les habitants de Saragosse⁸⁷. Un manuscrit anonyme conservé à la Real Academia de la Historia rapporte comment des enfants jouèrent à imiter les combats de leurs aînés :

Il convient de noter deux choses remarquables [...] la première est que parmi les jeunes gens qui avaient entendu parler des événements, ils furent nombreux à se rassembler et, l'un jouant le rôle de Pérez et l'autre celui de Almenara, ils tombèrent

85. *Ibid.*, XXII, p. 154.

86. *Ibid.*, XX, en particulier vers 45 sq.

87. Nous avons abordé cette question dans Paloma Bravo, « Zaragoza fait son cinéma : mises en scène et jeux de rôles au cours d'une révolte d'Ancien Régime (Saragosse, 1591) », dans *Hommages à Georges Zaragoza*, dir. Didier Souiller, Palaiseau, 2014, p. 73-85.

d'accord pour désigner où serait la prison de la *Manifestación* et où serait celle de l'Inquisition et ils firent entre eux une représentation de toute l'affaire⁸⁸.

À la fois jeu de plein air et jeu de rôles, l'amusement oppose deux camps dirigés par deux capitaines qui tiennent respectivement les rôles d'Antonio Pérez et du marquis d'Almenara. Il s'agit pour les Aragonais de ramener à leur base — la prison de la *Manifestación* — leur chef et pour les Castellans de les en empêcher. La partie tourne court lorsque, dans le feu de l'action, les jeunes gens tuent l'enfant qui représente le marquis :

Pour finir ils représentèrent tout cela avec tellement de vérité que lorsqu'ils firent sortir le jeune homme qui faisait le marquis, ils se ruèrent sur lui et le blessèrent de telle sorte qu'il en mourut et qu'il fut enterré avant le marquis⁸⁹.

L'anecdote montre comment le jeu est à la fois le lieu où se réalise l'interdit — l'exécution d'un agent du roi — et le révélateur de la justice immanente. Dans une autre relation rédigée par un partisan du Roi, apparaît une thématique voisine. Cette fois-ci, la scène se déroule après la journée du 24 septembre et avant l'entrée en Aragon des troupes castillanes, époque où des groupes d'adultes ont pris l'habitude de se retrouver hors les murs pour représenter les événements :

Ils réquisitionnèrent les habitants de Saragosse et feignant qu'ils célébraient une fête, ils gagnèrent en escadrons la campagne environnante armés d'arquebuses ; les uns jouaient le rôle des Castellans et les autres celui des Aragonais [...] ⁹⁰.

Un jour, alors que le camp des Aragonais est donné gagnant, le cours du jeu est interrompu par un accident réel puisqu'un homme tombe foudroyé par la mort pour avoir fait mine de tirer sur les Castellans :

Sur ce il se produisit un événement remarquable qui fit beaucoup parler : alors qu'un jour, un escadron avait gagné la campagne avec, au premier rang, un certain Juan Rodriguez, maréchal-ferrant, celui-ci leva son arquebuse pour la pointer en direction de la Castille et tomba foudroyé, sans avoir été blessé par l'arquebuse qui ne fut jamais tirée⁹¹.

88. « An sido tan de notar dos cosas [...] la una que de entre los muchachos que avía con rreputación de lo suçedido se juntaron número dellos y rrepresentando uno Antonio Pérez y otro el Marqués de Almenara señalaron entre ellos su cárçel de manifestaçión y otra de ynquisición y hicieron entre sí representaçión de todo este caso suçedido, RAH, ms. 9/673. Sur cette question, P. Bravo, « Enfants guerriers », art. cit., en particulier : p. 50-52.

89. « Al fin lo hicieron tan al bivo que al sacar el muchacho que açía el marqués embistieron con él y le hirieron de tal suerte que murió dello y queda enterrado antes que el mismo marqués », *Relación de lo suçedido a 24 de maio...*, RAH, 9/673, f° 74 v.

90. « Alistaron toda la gente de Zaragoza y fingiendo que se hacían fiestas, salieron en compañías al campo con arcabuzes, y vnos se hazían Castellanos, y otros Aragoneses [...] », Biblioteca nacional de Madrid [désormais BNM], ms. 2605, f° 224 v.-225 r. Il s'agit d'un récit qui présente un point de vue favorable au roi.

91. « En esto aconteció vn caso notable que dio harto que dezir, y que fue que saliendo vn día vna compañía al campo iba en la primera hilera vn Juan Rodriguez herrador, y alzando el arcabuz para apuntar hazia Castilla se calló muerto, sin que el arcabuz le hiziese mal ninguno, porque nunca se disparó ». BNE, ms. 2605, f° 224 v.-225 r.

L'écart entre le climat ludique de la scène et son issue tragique en souligne la portée didactique : la résistance des Aragonais est un crime de lèse-majesté que Dieu ne manquera pas de punir. Comme dans l'historiette précédente, le « conflit pour rire » dégénère et aboutit au châtement symbolique des coupables. Les mimodrames prennent l'apparence d'ordalies qui expriment le jugement de Dieu à travers une grammaire gestuelle identique mais aboutissent à des résultats opposés conformément aux convictions politiques divergentes des deux narrateurs.

L'idée suivant laquelle les rebelles auraient bénéficié de la faveur divine est reprise par de nombreux récits qui présentent les temps forts de la révolte comme des rituels de justice inversés. L'arrestation ignominieuse du marquis d'Almenara, présentée en miroir de la libération honorable de Pérez, en est un bon exemple. Les textes produits par les rebelles et les témoignages consignés dans les procès en donnent substantiellement la même version. Après avoir donné l'assaut à sa maison, la foule s'empare de l'homme, le menace, l'accable d'injures et le conduit en prison. Le chemin se fait à pied et, même s'il jouit de la protection du Gouverneur et de l'intervention en sa faveur de quelques hommes de bonne volonté, le marquis est si brutalement molesté que, quelques jours plus tard, il meurt des suites de ses blessures. Les textes se complaisent à évoquer sa mort sous les couleurs les plus infamantes : pour celui-ci c'est un laboureur qui lui a asséné le coup mortel l'obligeant à s'agenouiller sous le choc ; pour l'autre, les insurgés ne l'ont blessé que superficiellement et la mort est l'expression d'un châtement divin⁹². Ceci est si vrai que l'un des libelles les plus connus, le *Pasquín del infierno* qui exploite la veine humaniste des dialogues littéraires, reproduit la conversation qu'Almenara aurait eue en enfer avec trois mauvais ministres également décédés⁹³. Au cours de cet échange, le marquis reconnaît ses mauvais agissements et relate les agressions subies le 24 mai. Le cadre dans lequel se déroule cette rencontre est un repas *post-mortem*, réplique burlesque des banquets que le marquis offrait de son vivant aux notables aragonais pour les rallier à la cause du roi. Dans le *Pasquín del dan, din, don*, la thématique alimentaire, associée à celle de la corruption, aboutit à une évocation, aussi grotesque que morbide, de l'enterrement du marquis :

*Sus tripas le sepultaron
en el Señor Sanct Antón,
sin tañerle las campanas
ni dezir Chririelson.
¡Dan, din, don !*

Ses tripes, ils les enterrèrent
À l'église de Saint-Antoine
Sans sonner le glas pour lui
Sans entonner le Kyrie eleison
Dan, din, don !

*El cuerpo le han llevado,
medio casi en processión,
a que vean los Castellanos
las burlas de Aragón.
¡Dan, din, don !*

Son corps, ils l'ont transporté
En une sorte de procession,
Pour que les Castellans voient
De quel bois on se chauffe en Aragon
Dan, din, don !

92. Les insurgés ne sont pas des meurtriers et lorsque se produit la mort d'un subalterne, elle est toujours présentée comme accidentelle : « *Sucedieron muchos desórdenes y un negro del ynquisidor Morejón que salió por vna puerta falsa de la Aljafería — que deuíá, según el suceso, estar borracho — con vna rodela y con vna espada, dixiéndolo : “¡Viva el marqués y viva Castilla !” y otras cosas sin término [...] lo hicieron acauar con la muerte [...]* ».

93. Les convives sont : le secrétaire du roi, Mateo Vázquez, le chroniqueur aragonais Jerónimo Blancas et le gouverneur du Royaume, Juan de Gurra.

*Que ninguno se atreua
ser aquí tan fanfarrón,
que le sacan en plaza
entrañas y corazón.
¡Dan, din, don ! [...]*⁹⁴.

Où personne ne doit s'aviser
D'être aussi fanfaron
Sous peine de voir porter sur la place
Ses entrailles et cœur
Dan, din, don !

Le son du glas est remplacé par un joyeux refrain qui retentit en contre-point ironique, soulignant les aspects parodiques d'un cortège funèbre où le corps brisé du marquis semble tout à la fois un trophée et une pièce de boucherie⁹⁵. Le pasquin évoque des bruits (de cloche), et des mouvements (de défilé victorieux et de cortège funèbre) qui correspondent à la trame sonore et aux pratiques gestuelles de la révolte tandis que le lieu évoqué (la *plaza*, ou marché) est un point névralgique de la ville. La violence exercée par la justice populaire à l'encontre de l'agent de la tyrannie castillane est exacerbée dans le libelle qui évoque, outre l'arrestation humiliante bien réelle, une mise en pièces imaginaire du cadavre, de telle sorte que le pasquin réalise sur le plan symbolique la destruction du corps ennemi, corolaire fréquent du saccage et de la mise à feu de la demeure des traîtres⁹⁶.

Au terme de ce parcours, avançons quelques conclusions. Le paysage sonore de Saragosse est semblable à celui de n'importe quelle ville d'Ancien Régime lors d'épisodes tumultueux. Cependant, le bruissement de la vie ordinaire (grondement du fleuve, sons du marché, bruits des montures et des animaux de la basse-cour...) atteint une intensité particulière lorsque, le 24 septembre, les autorités font fermer les portes de la ville, contraignant habitants et bêtes à partager un certain confinement sonore⁹⁷. Le contexte, qui tend à la saturation acoustique, est en outre ponctué par l'impact émotionnel des cloches régulièrement actionnées ainsi que par le silence qui, le 24 septembre, précède l'assaut de la place du Marché ou lui succède. Dans ce cadre acoustique riche, les corps insurgés s'expriment au travers de sons et de gestes qui fonctionnent tantôt comme des signaux (cris de ralliement, mots d'ordre, invectives, vivats etc.), tantôt comme des tactiques d'intimidation (menaces, déclarations subversives, processions, encerclements, mise à sac ou à feu etc.). La rapidité avec laquelle l'action des insurgés se double d'une mise en récit gestuelle ou verbale – avec des mimodrames, des pasquins et des relations qui en explicitent à chaud la portée politique – n'est pas propre à la révolte de 1591 mais l'abondance de sources judiciaires conservées permet d'observer distinctement le phénomène : les mots et les gestes qui expriment la révolte de manière spontanée, quoique ritualisée, sont aussitôt le support de constructions verbales et gestuelles qui accompagnent et perpétuent, sur le mode symbolique, les paroles et les actions subversives.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE-PARIS 3 – CRES-LECEMO (EA3979)

94. J. Gascón Pérez, *La Rebelión de las palabras*, op. cit., XIII, p. 56-58.

95. La référence à saint Antoine, associé dans le folklore au cochon, souligne le caractère dégradant de l'épisode. La polysémie du mot *plaza* (place et marché) souligne la dégradation à laquelle est soumise Almenara dont le corps semblable à un amas de tripes est porté sur la place publique où il connaît le sort de la viande exposée sur l'étal du marchand.

96. Pour une description des pratiques vexatoires et des violences exercées par la foule à l'encontre des traîtres, voir le bel article de Fernando Martínez Gil, « Furia popular... », art. cit, p. 309-364.

97. Sur le bruit des fleuves et rivières voir Jean-Pierre Gutton, *Bruits et sons dans notre histoire*, Paris, PUF, 2000, p. 62, et pour les sons dans la ville assiégée Laurent Vissière, « Paysage sonore de la ville assiégée », art. cit., p. 53.